

Le train fantôme (II)

Éric Méchoulan

Numéro 10, automne 2006

L'instant au fil des jours : l'oeuvre d'Yvon Rivard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Méchoulan, É. (2006). Le train fantôme (II). *Contre-jour*, (10), 19–25.

Le train fantôme (II)

Éric Méchoulan

[...Suite du premier épisode paru dans *Contre-jour* 9]

Comment savoir exactement combien de temps nous sommes restés face à face ? Il me semble que plusieurs guerres ont pu s'écouler et les terribles vainqueurs de l'une ont eu tout loisir de devenir les tragiques vaincus d'une autre avant de repartir de plus belle à des conquêtes naturelles éventrant les terres de leurs bombes, les hommes de leurs grenades, les femmes de leurs sexes, les vaches de leur faim, éventrant les gares pour que le vertige des rails cesse enfin et que personne n'attende plus des trains qui avaient de toute façon déjà sauté de partout. Pourtant, nous attendions le nôtre, avec une patience digne des saints ou des fous, sans mordre nos lèvres jusqu'au sang afin d'avoir de quoi passer le temps, sans même déambuler à droite et à gauche pour nous donner l'illusion d'un mouvement utile, d'un geste indispensable, tout ce que nous esquissions était creusé par l'attente, même les crapauds avaient fini par se taire et nous regardaient nous figer lentement, le lama avait avalé toute la paille de la chaise perdue au milieu du quai, une chaise qui languissait de ne plus sentir le derrière amer du chef de gare se poser sur elle lorsqu'il guettait les trains et je ne comprenais pas, brusquement, pourquoi j'avais ressenti plus d'étonnement à découvrir cette chaise de paille au milieu du quai que le lama qui l'engloutissait avec délicatesse, le loqueteux n'avait pas réémergé du cercle de ses bras comme s'il avait décidé d'y crever une fois pour toutes et les moines avaient cessé depuis bien longtemps leur marche méditative ou leur méditation ambulante dont ils avaient renoncé

à tirer une preuve de leur existence, à fortiori un signe de l'existence de Dieu, restait seulement cet homme qui ressemblait à Muysbrook de loin et qui s'était approché de notre intrigant vis-à-vis, assez en tous les cas pour entendre ma cible surprenante déclarer à mi-voix « vous ne pouvez être le professeur Méchoulan... le professeur Méchoulan est mort ». Pourquoi parmi tous les noms à ma disposition dans le répertoire presque infini de l'histoire et des mythes avais-je justement choisi celui d'un homme déjà mort ? Disait-elle seulement la vérité au seuil de cet instant médusé, une vérité qui ressemblait à une tête coupée, dont je n'aurais su dire à qui elle appartenait, une tête sans corps, à l'inverse de ces bestioles qui, paraît-il, continuent à courir une fois qu'on leur a tranché le cou, arrosant de leur sang la terre avide à l'entour jusqu'à ce que leurs pattes s'emmêlent dans leur mouvement d'automate et qu'elles tombent dans la poussière d'un soir d'été, la tête allait-elle s'arrêter de réfléchir vainement après avoir aspergé de lambeaux de discours le grand livre du monde, si tant est qu'il existât, et chuter la langue chargée d'un mélange de salive sanglante et de syntaxe déconcertée ? Je mis longtemps à répondre, si même je parlais, dans ce climat d'une brutalité de cendres épaisses qui ne favorisait que les échanges de coups à l'aveuglette ou les opérations commerciales les plus sournoises, dévastant les dispositions mentales qui eussent pu trouver leur paix dans l'accès à la vérité, ravageant et humiliant tout effort de bonheur de sorte à faire de chacun d'entre nous l'impitoyable ennemi de tous, ce qui perturbe bien sûr les diverses formes de conversation qui pourraient exister. Ne vous étonnez donc pas si je demeurai longtemps muré dans un silence, lui-même disloqué et malade de désigner de façon encore trop évidente quoique elliptique le signe d'un dialogue lacunaire, manqué, impossible ou suicidé, puisque ce silence qui grandissait autour de nous et nous enveloppait bientôt de sa poussiéreuse présence prenait l'aspect du monde lui-même et de tout ce qui pouvait de nouveau y signifier quelque chose, sans cesser de ruiner ce qui s'y disait puisque personne jamais n'y parlait de rien. J'espère que vous aurez soigneusement suivi ce que j'énonçais, car le faux Muysbrook, lui, avait parfaitement épousé la ligne de mes pensées et paraissait prêt à ajouter son agaçant silence au nôtre, lorsqu'il en rompit au contraire l'harmonie, comme un

ressort contracté qui donnait sa puissance à un mécanisme finit par déplier son énergie et détruire toute la machine qui l'animait, en parlant d'une voix de basse qui fit trembler légèrement les rares vitres encore intactes du buffet de la gare « le train arrivera bientôt ». Le pire était qu'il avait raison, car un peu plus tard ou quelques jours après, tout le buffet de la guerre vibra plus fort qu'il ne l'avait fait lorsque le faux Muysbrook avait parlé et un train pénétra à grands bruits poussifs, des sortes de halètements de bête prise au piège à la suite d'une course infernale, il n'y avait que trois wagons derrière une locomotive jaunâtre, mais c'était bien un train après tout, nous y montâmes et il ne restait plus qu'à attendre qu'il reparte, ce qui prit comme on s'en doute beaucoup de temps. Le faux Muysbrook, ma cible unique et moi, nous nous installâmes dans le dernier wagon qui portait un panneau annonçant une destination suffisamment lointaine pour faire notre affaire : il n'y avait personne dans le wagon, sauf un jeune chiot à la langue pendante près d'une chienne au pelage roux qui dormait sous une banquette de bois aux lattes à moitié cassées, comme la chienne même dans son sommeil n'avait pas l'air commode, nous nous assîmes tout à fait à l'opposé, au fond, dans un coin où il ferait bon mourir à petit feu pensais-je sans savoir si mes partenaires de voyage ressentaient la même impression, le faux Muysbrook près de la fenêtre à la vitre couverte de graffitis jaunes et rouges et ma cible solitaire face à lui dans le sens opposé à la marche, moi presque en face d'elle, proche du couloir, prêt à sauter du train s'il le fallait absolument, mais le faux Muysbrook que je vais désormais devoir appeler Protago, on va voir pourquoi, lui dit, prenant la parole de sa voix de basse, qu'il était peu judicieux de s'installer à contresens, que le paysage qui défilait à l'envers, chaque fois plus imprévisible de tour de roue en tour de roue, un paysage qu'on ne cessait de perdre au loin aussitôt qu'on l'avait entraperçu même si le train ne roulait pas vite, flanquait aux dames un mal de cœur qui les vouait à des séjours prolongés aux toilettes quand il y en avait ou à tout le moins sur le plancher graisseux du train pour y pouvoir vomir à son aise, or cela pouvait être évité de facile manière puisqu'il suffisait de se déplacer alors que le train stationnait encore dans la gare et de s'installer aussi confortablement que possible sur la banquette en face d'elle, autrement dit à ses côtés. « Je

m'appelle Protago », ajouta-t-il, mais vous le saviez déjà grâce à mon anticipation qui vous permet quand même, voyez-vous, d'en connaître un brin plus que les personnages sur eux-mêmes, « je me souviens du professeur Méchoulan, je l'ai croisé autrefois, au temps où il y avait des livres, une revue en particulier le publiait, *Pro-nuit* ou quelque chose comme cela, non que je l'aie bien connu, mais son histoire courait facilement les quelques villes que je traversais et j'ai l'habitude de constituer des dossiers de chaque cas intéressant dont on me parle, je les consulte quand je me déplace afin de ne pas perdre mon temps, au cas où je pourrais en tirer quelque chose, je dois d'ailleurs avoir son dossier quelque part, dans ma valise, et je pourrai vous en lire des bribes croustillantes si cela vous intéresse, surtout si vous prétendez être le professeur en question, des fois on découvre sur soi-même des choses inintelligibles, incroyables, superbes, et d'autres, je dois l'admettre, d'une effarante banalité, pourtant même le trivial peut receler des trésors qui finissent par vous prendre à la gorge et vous asphyxier proprement, voudriez-vous que je vous en fasse la démonstration ? », et il se mit à quatre pattes comme un animal absurde, fouillant dans sa valise de carton noir, une valise aux coins élimés digne d'un représentant de commerce catholique en babioles funéraires, sortant des tas de dossiers attachés les uns aux autres par des ficelles de diverses couleurs, extirpant des pages gribouillées dans tous les sens de cartables noirs, mauves, oranges, tous depuis longtemps défraîchis, reclassant des bordereaux indéchiffrables, triant des classeurs oblongs aux charnières pendouillantes, déplaçant des chemises marbrées d'encre décolorée, perdu dans une colique de papiers puants, à moitié moisis, dont il finit par extraire, en même temps qu'un chapelet de pets, une feuille brandie glorieusement, « un avant-goût, dit-il, une pièce égarée, mais qui faisait partie, je m'en souviens très bien, du dossier en question, une demande officielle d'admission en maîtrise, auprès d'une grande et vieille université française où officiait alors le vaillant professeur Méchoulan, d'une étudiante chinoise (avec des lettres de recommandation du General Manager de Bangzhou Renault Automobile Ltd) qui voulait travailler sous son auguste direction, envoyée par cette ancienne merveille qu'on appelait courrier électronique, progrès

inénarrable de l'esprit volatil des hommes du temps où il marchait : "Le charme du français et l'influence de la culture française sur le progrès des hommes humains". C'est le titre. Et elle explique, je vous lis, ne vous endormez pas : " Dans le monde où aujourd'hui où l'anglais devient langue internationale, il est nécessaire de vérifier le charme du français, non pas pour simple et atavique raison de défendre une langue, mais pour propager une culture qui a beaucoup contribué au progrès des hommes humains et qui va continuer à cette cause et rendre notre vie plus riche au niveau spirituel. Il y a un proverbe qui dit qu'un homme parle deux langues vaut deux hommes. Et même le Dieu ne souhaiterait pas de voir que tout le monde parle une seule et même langue. Bien que le français n'est plus la première langue comme il était à l'héroïque époque des lumières, il reste toujours la seule autre langue à hardiment chevaucher les cinq continents. Le 20^{ème} siècle que nous venons de franchir est marqué par rapports aux siècles précédents, par des progrès spectaculaires en technologie des hommes et en valeurs humaines. Ce n'était pas Montagne qui a préconisé la tolérance dans les maisons des hommes ? Ce n'était pas Montesquieu qui a ramené la justice dans son œuvre 'L'esprit de la loi' ? Victor Hugo, par ses 'Les misérables' nous a inspiré une compassion vigoureuse pour les pauvres. Gustave Flaubert par sa 'Madame Bovaritch' nous a fait comprendre que la vie n'est pas toujours ce qu'on souhaiterait être. Marcel Proust par son chef d'œuvre 'A la recherche du temps perdu' nous a montré une façon éblouissante un tableau de la haute société françaises fin 19^{ème}. Saint Exupéry nous a appris l'importance de voir une chose et son contraire avec le cœur et non pas avec les yeux. Albert Camus nous a fait comprendre qu'il faut toujours se révolter même si on vit l'absurde. Molière nous fait rire. Racine nous fait pleurer. Pascal nous console quand on est solitaire en nous disant que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans sa chambre. De là vient que le plaisir de la solitude est une chose incompréhensible. Sans ces œuvres de maîtres dans la patrimoine

culturelle de tous les hommes humains le monde d’aujourd’hui ne serait sûrement pas pareil. Il serait moins beau, plus triste…. Malheureusement, le monde où nous vivons actuellement est loin d’être parfait. Il y a partout de la curauté, de la violence, des guerres, dans les pays afriques, certaines régions de Russie, dans les écoles américaines…. Et il y a encore beaucoup de gens qui vivent sous le système de dictature, pas de liberté, pas de justice. Si aujourd’hui je rencontre une personne qui me dit que le français est une langue qui ne mène à rien, moi je vais lui répondre avec la fierté d’un homme humain que j’aime cette langue de la liberté, cette langue de Voltaire, Descartes, de Foucault, de Roland Berthes… ; Je lui dirai que je suis heureuse de pouvoir lire ces grands hommes, de pouvoir entendre Céline Dion chanter en française, de pouvoir admirer les fils de Girard Dipardieu…, parce que je sais que ce monde a besoin d’être moins monotone. Oui je le sais et j’en suis convaincue….” » Je savais bien que je n’avais jamais reçu pareille missive, de toute façon qu’est-ce que je connaissais exactement de ce courrier électronique, les souvenirs m’en paraissaient rétrécis comme des vêtements trop souvent lavés, et de toute façon je n’ignorais pas que je ne pouvais être ce professeur Méchoulan dont le nom avait passé par ma bouche avant d’atteindre mon cerveau défaillant et qu’il n’existait donc aucune raison par où j’aurais pu avoir connaissance de cette lettre ridicule et touchante. Ce monsieur Protago était reparti dans les sondages de ses dossiers, élevant à la brève lumière du néon clignoteur à travers la vitre sale et engraftée des papiers blafards qu’il semblait lire à toute allure, les reclassant très vite, arrachant des feuilles à des cahiers distraits, dépeçant comme un meurtrier en série des théories de paperasses, dont il isola soudain un mince rapport sur un livre que l’on croyait bien avoir été écrit par ce professeur dont j’avais usurpé le nom sans qu’on puisse l’assurer avec certitude, un petit livre de quarante et une pages, autorisation n° 28 739 avec pour titre alléchant : *Le bègue sur la scène française, avec trois Planches hors texte* — on se demande vraiment ce que certains foutaient pendant la guerre —, le savant docteur qui avait écrit ça devait être un spécialiste des infirmités littéraires : il y avait, avant l’introduction, des commentaires publicitaires de son précédent

ouvrage (*Surdité, surdi-mutité et mutisme dans le théâtre français*, in-8 , XVI-425 pages, 24 planches hors texte) : « L'auteur a eu l'heureuse idée de recenser et d'étudier dans le théâtre français les personnages de sourds, de sourds-muets et de muets. Il a patiemment dépouillé un nombre énorme de pièces... Personne ne pouvait interpréter mieux que lui ce théâtre spécial », R. Lebègue (je n'invente rien, dit Protago, c'est dans le texte), Société des Historiens du Théâtre ; « L'auteur avait choisi là un sujet neuf, certes, mais combien délicat ! Réunir, comme il l'a fait quatre cent pièces intéressant ces infirmités, classer, puis analyser ces productions, voilà qui exigeait un labeur de longue haleine. Huit années de minutieuses recherches, menées avec une méthode rigoureuse et poursuivies jusqu'à l'étranger, ont été indispensables pour atteindre le but difficile qu'il s'était proposé... Cet ouvrage se lit comme un roman », F. X ridat, Directeur de l'Institution Nationale des Sourds-Muets ; « Tantôt sublimés, tantôt dégradés, souvent émouvants, les personnages évoluent en accord avec la science médicale et avec les méthodes pédagogiques de l'époque. L'auteur, à la suite de patientes recherches, est arrivé à constituer une documentation importante et très complète sur un sujet dont la guerre n'a fait qu'aviver hélas l'actualité », F. D., *Annales de prothèse auditive* ; « Le sujet est si peu rébarbatif, en dépit des apparences, que chaque passage apprend sans absorber et retient par son imprévu. Dans le cas présent, le fait sociologique est primordial, et le mérite du théâtre est d'avoir été le premier à en rendre compte », G. Sanvoisin, *Le Progrès*. Le train couinait, au loin une canonnade retentit, des odeurs vous serraient la gorge, ma cible unique avait l'air de dormir, à moins qu'elle ne f t devenue sourde et muette après semblable litanie, persuadée que l'infirmité en littérature devenait une entrée mystique dans les confins de l'ontologie, c'était à qui serait le plus bruyamment muet ou brillamment bègue dans le lot des  crivailleurs, monsieur Protago s'était d coinc  de sa valise bavarde, tout au bonheur de ses incroyables dossiers, et je pensais que j'allais enfin pouvoir me reposer un peu, fermer les yeux, oublier ma mission, le monde, Muysbrook, la Compagnie des chemins de fer, mon envie d'uriner et le désespoir d'exister, quand de sa petite voix fr le ma cible préférée dit doucement, « ce professeur Méchoulan, il est mort, je le sais, je l'ai tué. »

[...La suite au prochain numéro...]